

La piste anthropologique

« Il n'y a de sociétés qu'entre vivants. Les phénomènes sociologiques sont de la vie. Donc, la sociologie n'est qu'une partie de la biologie tout comme la psychologie, car (...) nous n'avons affaire qu'à des hommes en chair et en os, vivant ou ayant vécu. Ensuite, la sociologie comme la psychologie humaine est une partie de cette partie de la biologie qu'est l'anthropologie, c'est-à-dire, le total des sciences qui considèrent l'homme comme être vivant, conscient et sociable »

M. Mauss¹

Nous profiterons des remarques faites précédemment (p. 350) pour signaler que cet ensemble de considérations méritent, de notre point de vue, d'être pensées en lien avec d'autres champs disciplinaires. En sollicitant d'autres domaines de connaissances, nous verrons comment la dimension sociologique de la mortalité différentielle peut être enrichie par une vision anthropologique de ce phénomène.

En effet des thèmes aussi généraux que la vie, la mort – ou encore la longévité, la santé, la maladie, etc. – qui sont traversés par le champ des inégalités, ont sans doute intérêt à être pensés dans une perspective plus large, sachant englober différents paliers de l'expérience humaine.

C'est pourquoi nous pensons utile, à présent, de nous intéresser d'un peu plus près à la *biologie des comportements*. Grâce à une meilleure connaissance de cette discipline et des fondements biologiques des comportements, nous serons alors sans doute plus à même de

¹ *Sociologie et anthropologie*, P.U.F., 1950, 8^{ème} édition Quadrige, 1999, p. 286.

discerner les imbrications qui existent entre le biologique et le social. Ainsi, en considérant les divers paliers qui du biologique au sociologique sont en perpétuelle interaction, nous verrons comment l'environnement - le culturel - modèle et actualise le biologique. Et c'est, à n'en point douter, en élargissant le champ de la réflexion sur le vivant, en mobilisant les sciences de l'homme dans leur globalité que nous serons en mesure de voir à quel point l'âge de la mort relève d'une construction sociale, à quel point ces faits de nature que sont la vie et la mort sont arbitrés et déterminés par la culture, le milieu, l'environnement. C'est dans cette perspective, alors, que nous pourrions ouvrir des pistes de réflexion, apporter notre propre contribution à une approche anthropologique de la mortalité, et notamment de l'inégalité des hommes face à la mort...

1 - Biologie des comportements

La biologie comportementale est un domaine d'investigation qui demeure relativement récent comparé à la plupart des sciences qui ont pour objet l'Homme. S'y intéresser, par ailleurs, ne signifie pas que nous attendions de lui qu'il nous apporte des justifications biologiques aux comportements, qu'il nous serve à produire des « vérités scientifiques », des raisonnements mécaniques sur la façon dont les hommes sont amenés à agir et à réagir en situation sociale. Bien au contraire, car le biologique n'a pas le dernier mot sur l'expérience humaine.

Néanmoins, pour mieux saisir la dimension « totale » de l'homme, que l'on peut regarder comme un « tout » biologique et social, pour mieux comprendre aussi, comment chez ce dernier, le *culturel* vient actualiser le *naturel*, il est selon nous indispensable de connaître, dans les grandes lignes, certains mécanismes biologiques qui président aux comportements.

Les travaux du professeur Henri Laborit, sur lesquels nous allons nous appuyer, ont apporté une contribution majeure aux recherches sur les mécanismes du vivant. Inspirateur d'une pensée complexe, scientifique libre dans l'univers fragmenté des disciplines, l'ancien chirurgien, qui s'orientera par la suite vers la recherche fondamentale, se place au carrefour de

la biologie, de la psychologie et de la sociologie. La biologie des comportements l'a conduit à pénétrer dans le domaine des comportements humains en situation sociale, c'est-à-dire aux sciences humaines (psychologie, sociologie, économie et politique). En donnant une assise scientifique à des phénomènes jusqu'alors considérés le plus souvent comme étant du domaine de la psychologie, en déterminant en particulier quelles sont les aires du cerveau et les molécules qui entrent en jeu dans tel ou tel comportement, Laborit incite à une lecture anthropologique des phénomènes sociaux, en privilégiant l'étude des relations constantes qui existent entre *individuel* et *collectif*, entre *biologique* et *sociologique*.

Mais avant de faire le pont entre le biologique et le social, de penser les imbrications entre *nature* et *culture*, il est sans doute préférable de commencer...par le commencement : s'évertuer à comprendre, au moins dans les grandes lignes, comment la machine humaine fonctionne, comment les mécanismes comportementaux, des formes primitives aux formes les plus complexes et élaborées, dépendent de l'organisation biologique de l'homme, et notamment de celle de son cerveau - système nerveux central - (au commandement de toute la mécanique humaine).

Le système nerveux, le cerveau...

« Je pense que l'on a pas suffisamment insisté jusqu'ici sur cette idée simple que le système nerveux avait comme fonction fondamentale de nous permettre d'agir »²

Pour comprendre l'homme, sans doute faut-il commencer par comprendre son organisation, notamment au niveau neurologique. Les sciences humaines ne sont pourtant pas toujours promptes à prendre en compte divers niveaux d'organisation pour penser la réalité humaine. Pourtant, comme le dit avec raison Mauss, *la sociologie est une partie de cette partie de la biologie qu'est l'anthropologie*. Or il semble utile, pour mieux saisir, dans toute ses composantes, l'homme social, de comprendre aussi l'homme biologique³. A commencer par son cerveau, qui commande toute action, qui lui permet d'agir sur son environnement en

² H. Laborit, *Eloge de la fuite*, Ed. Robert Laffont, S. A., Paris, 1976, p. 43.

³ car finalement, *la nature sociale rejoint très directement la nature biologique de l'homme. Nous avons affaire au complexe...* Mauss, socio. & anthropo., p. XV)

fonction des informations qu'il en aura reçu. Les sciences humaines, qui étudient notamment les conduites, les représentations, les actions, les manières d'être, d'agir, de penser, etc. des individus, les relations et les interactions qui s'établissent entre eux, les rapports de force qui animent et structurent le monde social, etc., gagneraient peut-être à ne pas oublier que toute action proprement humaine est dépendante de l'activité du cerveau, qui commande aux comportements. Ce que l'on appelle le « comportement » des hommes représente la façon dont ils agissent dans l'espace où ils sont situés. Or dans cet espace il y a avant tout les autres hommes. Les relations, les rapports qui s'établissent entre eux se font grâce au fonctionnement de leur système nerveux. Sans ce formidable instrument, pas de rapports sociaux, pas d'actions, pas d'échanges, pas d'activité sociale...donc pas de vie. D'où l'intérêt, selon nous, de savoir comment il fonctionne, de connaître – au moins dans les grandes lignes – sa structure.

Dans « *La légende des comportements* »⁴, Laborit rappelle que la plupart des connaissances actuelles sur le système nerveux sont très récentes, du moins en ce qui concerne les niveaux d'organisation sous-anatomiques. La biochimie du système nerveux central en particulier date des années cinquante. On commence donc à peine à avoir une vision synthétique des différents niveaux d'organisation – moléculaire, métabolique, cellulaire et fonctionnel – des grandes aires ou voies nerveuses, en d'autres termes très peu d'années que l'on peut mettre en place les commandes des servomécanismes et comprendre les systèmes de régulation. Or cet ensemble dynamique débouche sur des comportements qui se réalisent dans un milieu donné. Au niveau de l'organisation de l'individu, le stimulus vient du milieu physique et socioculturel et la réponse consiste en une action sur ce milieu *quand elle est possible*. Mais la motivation – l'unique fin – est toujours la recherche de l'équilibre interne, autrement dit *le maintien de la structure*. En un mot, rester en vie...

« *La seule raison d'être d'un être, c'est d'être* »

Cette formule redondante, que Laborit reprend dans la plupart de ses ouvrages⁵, est là pour nous rappeler que nous ne vivons que pour maintenir notre structure biologique. Comme toute structure vivante, nous sommes programmés depuis l'œuf fécondé pour cette seule fin : *survivre*. Ainsi, l'aventure humaine, qui s'inscrit dans ce large cercle qu'est le vivant –

⁴ H. Laborit, *La légende des comportements*, Flammarion, Paris, 1994, p. 41.

⁵ Notamment dans *La légende des comportements* (op. cit.), *Eloge de la fuite* (op. cit.), ou encore dans *La nouvelle grille*, Ed. Robert Laffont, S. A., Paris, 1974.

biologie -, n'est guidée que par cette seule finalité. Sans cela, il n'y aurait pas d'être. On remarquera que les plantes, elles, peuvent se maintenir en vie sans se déplacer, puisqu'elles puisent leur nourriture directement dans le sol, à l'endroit où elles se trouvent. Grâce à l'énergie solaire, elles transforment cette matière inanimée qui est dans le sol en leur propre matière vivante.

Mais dès que l'on entre dans le règne animal – puis, au fil de l'évolution, dans le règne humain -, la survie ne peut plus être assurée sans déplacement, sans *action*. Chez l'animal comme chez l'homme, le maintien de la structure ne passe plus par la consommation de cette énergie solaire déjà transformée par les plantes. Ils sont donc forcés d'agir à l'intérieur d'un espace. Or pour se déplacer dans un espace ou un milieu, il faut un système nerveux, qui va permettre d'agir sur l'environnement et dans l'environnement. Et ce toujours pour la même raison : *assurer la survie*.

L'individu doté d'un système nerveux peut se déplacer dans le milieu, agir efficacement pour maintenir sa structure, en répondant d'abord à des besoins élémentaires (manger, boire, copuler) qui une fois satisfaits, garantiront l'équilibre biologique, le « bien être », l'homéostasie ou encore *la constance des conditions de vie dans le milieu intérieur* (qui est sans doute une des conditions nécessaires pour mener une vie libre et indépendante...). Lorsque l'action est efficace, que rien ne s'oppose à la satisfaction de ces besoins primaires, il en résulte une sensation de « plaisir », une sorte d'harmonie biologique au sein de l'organisme. Ainsi, une pulsion pousse les êtres vivants à maintenir leur équilibre biologique, leur structure vivante à se maintenir en vie, et cette pulsion va s'exprimer dans quatre comportements de base :

- un comportement de *consommation*, c'est le plus simple et le plus instinctif. Il assouvit un besoin fondamental : boire, manger, copuler.
- un comportement de *lutte*.
- un comportement de *fuite*.
- un comportement d'*inhibition*.

Un cerveau à trois étages

Le cerveau, qui commande – entre autre - ces actions, s'est considérablement développé au cours de l'évolution des espèces ; néanmoins celle-ci est conservatrice, puisque l'on retrouve dans le cerveau de l'homme des formes très primitives, sur lesquelles se superposent des formes plus évoluées, plus complexes. Ainsi, nous possédons trois-cerveaux-en-un, puisqu'au

cours de l'évolution qui aboutit au cerveau humain, le système nerveux central s'est développé selon un schéma à trois composantes fondamentales, que Mac Lean⁶ désigne comme reptilienne, paléo mammalienne et néo mammalienne. Les trois étages du cerveau fonctionnent ensemble, car loin d'être des entités autonomes, ils interfèrent les uns sur les autres. Cette évolution et cette interdépendance sont d'ailleurs très bien explicitées par A. Leroi-Gourhan, qui rappelle que « *de l'animal à l'homme, tout se passe sommairement comme s'il se rajoutait cerveau sur cerveau, chacune des formations développée la dernière entraînant une cohérence de plus en plus subtile de toutes les formations antérieures qui continuent de jouer leur rôle* »⁷. Avant de voir comment les trois étages du cerveau fonctionnent ensemble, examinons d'abord leurs fonctions respectives.

Le cerveau « reptilien », primitif, déclenche des comportements de survie immédiate, sans quoi l'animal ou l'homme ne pourraient survivre. Chez l'homme, ce premier étage est intégralement conservé où il est représenté par la formation réticulaire du tronc cérébral et l'hypothalamus. Ces structures semblent être le siège, pour la formation réticulaire, de la vigilance, du sommeil, du tonus musculaire, des fonctions de respiration, déglutition, etc., et pour l'hypothalamus, des comportements « instinctifs » comme la faim, la soif, la reproduction, la fuite ou la lutte... Ces comportements sont stéréotypés, incapables d'adaptation, insensibles à l'expérience, car la mémoire dont est doté ce système nerveux simplifié qui en permet l'expression est une mémoire à court terme, ne dépassant pas quelques heures. Alors que boire et manger permettent à l'individu de maintenir sa structure, copuler lui permet de se reproduire ; quant à la fuite et la lutte, ces comportements sont des *modes d'adaptation*, des réactions inconscientes indispensables à la survie d'un organisme lorsque celui est menacé dans son environnement.

Sur ces fondements, inadaptés à l'apprentissage, s'ajoute un second cerveau, que Laborit appelle *cerveau de la mémoire*. Il englobe le premier, et on le désigne sous le nom de système limbique. Ce système est impliqué dans les phénomènes de mémorisation à long terme et dans l'affectivité. Car sans mémoire de ce qui est agréable ou désagréable, il n'est pas question d'être heureux, triste, en colère, angoissé, etc. Dans cette perspective, on pourrait presque dire qu'*un être vivant est une mémoire qui agit*, en fonction des apprentissages qu'il aura reçus...

Avec le système limbique se mettent en place des comportements moins « instinctifs » - immédiats -, puisqu'ils sont fondés sur la mémoire d'expériences (apprentissage) antérieures.

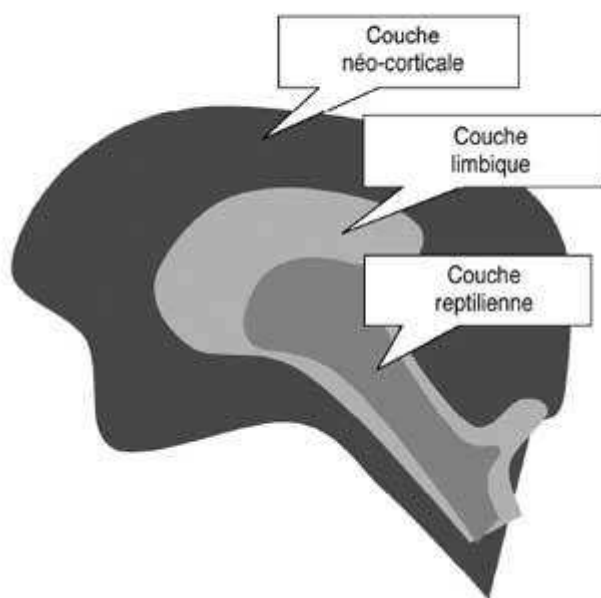
⁶ Mac Lean, in *L'unité de l'homme*, Le seuil, 1974, p. 186-197.

⁷ A. Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, t. 1, *technique et langage*, Albin Michel, 1963, p. 114.

« La mémoire à long terme va donc permettre la répétition de l'expérience agréable et la fuite ou l'évitement de l'expérience désagréable »⁸. Fondamentalement interconnecté avec le premier étage du cerveau, le système limbique exerce une fonction de régulation aussi bien sur les capacités de vigilance que dans le contrôle des émotions. Il favorise donc une adaptation relativement souple aux variations survenant dans le milieu, en modulant les comportements.

Un troisième cerveau, enfin, s'ajoute aux deux premiers : le cortex cérébral. Chez l'homme, il a pris un développement considérable, on l'appelle *cortex associatif*. Cet étage supérieur, englobant les deux autres et philo génétiquement plus récent, fournit un moyen d'association des éléments mémorisés grâce au cerveau de la mémoire. Il associe les voies nerveuses sous-jacentes, qui ont gardé la trace des expériences passées, et les associe d'une façon différente de celles dont elles ont été impressionnées par l'environnement, au moment même de l'expérience. L'homme va ainsi pouvoir créer de nouvelles relations entre les matériaux mémorisés, élaborer un processus imaginaire. Le cortex associatif, qui est le siège des opérations symboliques et logiques, est indispensable au langage. En dialogue constant avec le système limbique et l'hypothalamus, il permet aussi une régulation de l'instinctif et de l'affectif en fonction des informations qu'il aura recueillies.

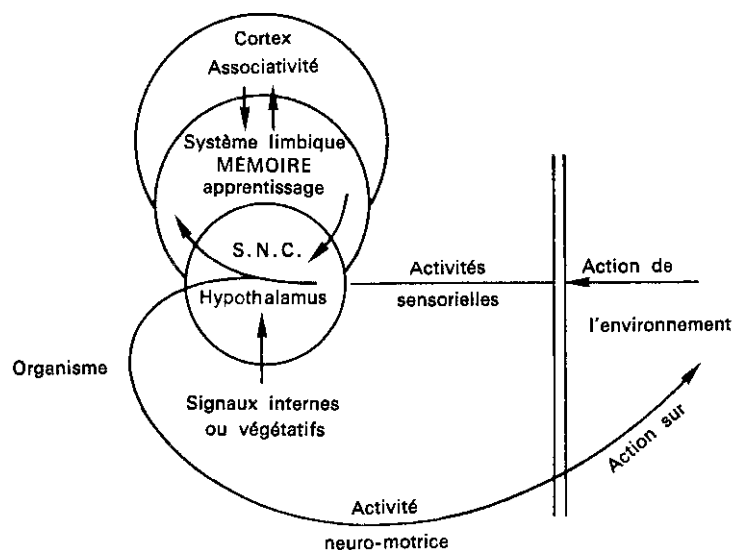
Le cerveau tri-unique selon Paul D. Maclean



⁸ H. Laborit, *La nouvelle grille*, op. cit., p. 58.

La description sommaire que nous venons de faire du système nerveux nous montre à quel point le cerveau de l'homme, au fil de l'évolution, s'est développé et structuré en prenant des formes de plus en plus élaborées qui, grâce à l'expérience mémorisée et les innombrables capacités d'association, autorisent des réponses beaucoup plus variées, beaucoup plus souples, moins « instinctives », aux stimulations – informations - provenant de l'environnement. C'est en ce sens que l'on peut dire qu'avec l'homme le cerveau « *s'humanise* », le social, progressivement, surgissant littéralement du biologique. Ainsi, du point de vue des comportements – donc des manières d'agir -, *la détermination biologique va peu à peu laisser la place à la détermination culturelle*. Dans ce schéma le cortex occupe une position privilégiée puisqu'il unifie, régule et modifie le fonctionnement des étages qu'il englobe. Il offre aussi, par ailleurs, d'autres possibilités de réponses aux stimulations et aux informations provenant de l'environnement, des formes d'actions mettant davantage en jeu l'activité *symbolique* – au détriment de l'activité *motrice* -.

L'action sur le milieu (boucle rétroactive) ⁹



Si l'on considère l'individu dans sa relation constante avec le milieu, on observera qu'à partir d'une stimulation initiale, un processus complexe est engagé, mettant en jeu les multiples étages du cerveau. Empruntant les divers circuits qui vont lui donner une certaine coloration,

⁹ H. Laborit, *La légende des comportements*, op. cit., p. 53.

l'information extérieure, en provenance du milieu, aboutira à une réponse sur l'environnement. Or cette action sur le milieu nous permet de penser la relation entre le biologique et l'environnement, car celle-ci sera modulée, donc susceptible de varier, en fonction de la mémoire propre de l'individu, des apprentissages résultant de sa pratique.

Ainsi, face à la même situation, face aux mêmes informations provenant du milieu extérieur, l'homme est amené à réagir différemment selon son vécu, selon la somme de ses expériences incorporées. Dès lors, comme un individu est avant tout une *mémoire qui agit*, le pont entre le biologique et le sociologique se dessine progressivement puisque les expériences – apprentissages – propres à chaque individu dépendent pour bonne part de la position sociale occupée par celui-ci. C'est pourquoi la détermination culturelle des comportements enrichie et module les fondements biologiques que nous venons d'observer car, semble-t-il, les modes d'agir des individus (possibilités de lutte, fuite) sont aussi déterminés socialement/culturellement. Certes, l'expérience de chaque individu demeure unique, cependant, dans nos sociétés, où les espaces d'autonomie sont particulièrement réduits, on peut parler, comme l'a fait J. M. Bessette, de « *déterminations psychologiques et comportementales similaires au niveau des groupes sociaux, en fonction de la place qu'occupent ces différents groupes dans les rapports de production* ». ¹⁰

C'est dans ce cadre que nous pourrions intégrer au palier biologique des aspects plus sociologiques et voir comment les comportements, dans certaines circonstances (épreuves, conflits, stress, agressions qui menacent l'équilibre biologique, la survie...), sont susceptibles d'être modulés en fonction des capacités d'abstraction et de symbolisation – imagination – propres aux différents groupes sociaux.

Mais revenons à *l'action*. On a dit, en préambule, que celle-ci est indispensable à l'équilibre biologique, au maintien de la structure, donc à la survie de l'individu. Si l'action, chez l'animal, passe par une activité motrice, nous verrons que chez l'homme - avec le développement du cerveau : cortex -, celle-ci peut se réaliser au travers d'une activité symbolique, mettant en jeu l'imaginaire (créativité).

Toutefois, que se passe-t-il quand un individu se trouve dans l'incapacité d'agir efficacement ? Quels sont les modes d'adaptation nécessaires au bien-être, à la survie, lorsque le milieu – les conditions de vie extérieures – ne permet pas l'action gratifiante et menace l'homéostasie ?

¹⁰ J. M. Bessette, *Sociologie du crime*, P.U.F., 1982, p. 121.

La motivation première d'un être vivant étant la recherche de l'équilibre biologique, cela implique que celui-ci soit toujours en mesure d'agir efficacement dans (et sur) son environnement. C'est pourquoi l'action, commandée par le système nerveux, paraît tellement essentielle que lorsqu'elle n'est pas possible, que le milieu, ou les conditions de vie extérieures, s'opposent à la réalisation d'un comportement opérant et gratifiant, « *c'est l'ensemble de l'équilibre d'un organisme vivant qui va en souffrir, quelquefois jusqu'à entraîner la mort* »¹¹. Et ce fait, nous allons le voir, s'observe aussi bien chez le rat que chez l'homme, plus souvent chez le rat que chez l'homme, car le rat n'a pas la possibilité d'élaborer un processus imaginaire pour fuir ou pour lutter – donc pour agir – contre les épreuves qui menacent son intégrité biologique.

*L'expérience*¹²

1. Prenons un rat que l'on met dans une cage à deux compartiments, c'est-à-dire un espace séparé par une cloison dans laquelle se trouve une porte et dont le plancher est électrifié de manière intermittente. Un signal sonore et un flash lumineux sont enclenchés et quatre secondes après un courant électrique est envoyé dans le plancher grillagé. Au début de l'expérience, il est inquiet, puis rapidement, il s'aperçoit qu'il y a une porte ouverte et il passe dans l'autre pièce. La même chose va se reproduire quelques secondes après et le rat va très vite apprendre la relation temporelle entre les signaux sonores et lumineux et la décharge électrique. Il va donc éviter la « punition » du petit choc électrique dans les pattes en passant dans le compartiment de la cage où il se trouvait au départ. Cet animal qui subit cette expérience pendant une dizaine de minutes par jour, pendant sept jours consécutifs, est en parfaite santé à l'issue de l'expérience ; sa tension est parfaite, il ne fait pas d'hypertension artérielle, son poil est lisse. Par la fuite, il a évité la punition et a maintenu son intégrité biologique.
2. Dans la seconde expérience, le rat est placé dans la cage mais la porte de communication est fermée. Il va donc recevoir le choc électrique sans pouvoir s'enfuir.

¹¹ Laborit, *Eloge de la fuite*, op. cit., p. 43.

¹² Présentée par Laborit dans *Eloge de la fuite*, *La légende des comportements* (notamment...).

Ainsi il subit toutes les « punitions » mais il sera en face d'un autre rat qui lui servira d'adversaire : il va donc lutter, se battre, mordre et griffer. Cette lutte est totalement inefficace, elle ne lui permet pas d'éviter la punition, mais il a agit. Or un système nerveux ne sert qu'à agir...

Après une expérimentation d'une durée analogue à la phase 1, les rats sont auscultés et leur état biologique, à part les morsures et les griffures, est excellent. Ils ne feront aucun accident pathologique.

3. Dans une nouvelle expérience, le rat est placé seul dans la cage mais la porte de communication entre les deux compartiments est fermée. Ne pouvant fuir, il va donc être soumis à la punition à laquelle il ne peut pas échapper. Cette punition va provoquer chez lui un comportement d'inhibition. Il ne bouge plus, son poil s'hérise, sa respiration et son rythme cardiaque s'accroissent. Apprenant que toute action est inefficace, qu'il ne peut ni fuir ni lutter, il attend en tension...

Au huitième jour, les examens biologiques révèlent : une chute de poids importante ; une hypertension artérielle qui persiste sur plusieurs semaines ; de multiples lésions ulcéreuses sur l'estomac ; et peut être même évolutions cancéreuses...

Ces différentes expérimentations amènent aux constatations suivantes :

L'animal qui subit une agression et qui peut protéger son organisme, maintenir son équilibre biologique par la *fuite* (expérience 1), ou par la *lutte* (expérience 2) ne développe pas de troubles organiques. L'animal qui ne peut ni *fuir* ni *lutter* (expérience 3) se trouve en *inhibition de son action* et présente des perturbations pathologiques.

2 - L'inhibition de l'action ¹³

Il existe dans le cerveau deux voies majeures qui concourent à l'activation des comportements : le *circuit de la récompense* (le « *medial forebrain bundle* » - MFB – en anglais) et le *circuit de la punition* (ou « *periventricular system* » - PVS -). Le circuit de la récompense, par le cycle « *désir – action – satisfaction* », et le circuit de la punition, par la réponse de *lutte* ou de *fuite* réussie, amènent tous les deux l'organisme à préserver son équilibre biologique et forment ce que l'on appelle le « *système activateur de l'action* » (SAA). Cela correspond à la description du fonctionnement de la boucle rétroactive de l'action sur le milieu¹⁴ – en fonction des informations reçues – permettant de conserver la structure de l'organisme par l'intermédiaire du maintien ou du rétablissement de la *constance des conditions de vie dans le milieu intérieur* selon C. Bernard, de l'*homéostasie* selon W. B. Cannon, obéissant aussi, semble-t-il, au *principe de plaisir* selon S. Freud. Un individu cherche donc toujours à se maintenir en vie en agissant de manière efficace, c'est-à-dire en recherchant l'agréable et en évitant le désagréable. C'est donc par *l'action* qu'un être se gratifie, ou se fait plaisir au sens biologique du terme, en satisfaisant ses besoins les plus élémentaires (s'alimenter par exemple) et en évitant (fuite), ou en détruisant (lutte) ce qui présente une menace potentielle dans le milieu (choc électrique, concurrence avec une autre espèce, agression, danger...).

A ce *système activateur de l'action* s'oppose un *système inhibiteur de l'action* (SIA). Son activation survient devant le constat de l'inefficacité de l'action. L'impossibilité d'agir efficacement en vue de préserver l'équilibre biologique conduit l'organisme à une sorte d'immobilisme. Ce phénomène d'*attente en tension* est perceptible chez le rat (expérience 3) qui subit des agressions en provenance du milieu dans lequel il est enfermé ; sa pulsion à agir, c'est-à-dire fuir pour maintenir un état de bien-être, ne parvient pas à s'exprimer.

Ainsi quand le milieu, les conditions de vie extérieures, ne permettent pas l'action gratifiante et présentent une menace pour l'organisme, seuls deux comportements permettent d'assurer la survie : la *fuite* (animal face à un danger...), ou la *lutte* (pour détruire ce qui dans l'environnement menace la survie). Ces deux comportements sont des modes d'adaptation qui permettent de réinstaurer une action qui n'était plus possible ; en fuyant ou en combattant, un

¹³ Cf. H. Laborit, *La légende des comportements*, op. cit., pp. 225 – 270.

¹⁴ V. schema p. 358.

être vivant renoue avec l'action, donc avec la vie. Toutefois, lorsque la fuite et la lutte paraissent impossibles, que toute action semble inefficace, la soumission et l'acceptation du statu quo demeure bien souvent la dernière alternative pour assurer la survie.

La mise en jeu du système inhibiteur de l'action a d'ailleurs aussi comme finalité le maintien de la structure puisqu'en fonctionnant sporadiquement, le SIA empêche temporairement toute action inutile qui ne pourrait qu'empirer la situation. Cette réaction d'inhibition peut donc être considérée comme « adaptative », puisqu'elle tend à éviter la destruction de l'agressé par l'agresseur (ou agent agresseur) en offrant au premier la possibilité de sa faire oublier, d'éviter la confrontation. Nous verrons cependant que ce fonctionnement (mécanisme), qui peut momentanément s'avérer salutaire, comporte en réalité des dangers qui sont liés à la durée, quand les conditions environnementales se prolongent. *Et cela est observable chez l'animal comme chez l'homme...*

Homme, société, inhibition de l'action...

« L'homme est né pour l'action, comme le feu tend en haut et la pierre en bas »

Voltaire, *Sur les pensées de M. Pascal...*

Imaginons la scène suivante : un petit animal gambade au milieu d'un champ, en pleine campagne, quand soudain, il aperçoit un rapace qui survole dans les parages ; compte tenu du danger et de la menace qui pèse sur lui, il a tout intérêt de ne plus bouger et d'espérer passer inaperçu. Ne percevant pas le moindre mouvement, le rapace ne tardera pas à changer de lieu ; grâce à l'activation de son SIA, le petit animal aura attendu « en tension » le départ de l'oiseau menaçant, puis pourra regagner son terrier où il sera à l'abri, sain et sauf. Ne plus agir – faire le mort – pour survivre présente parfois des avantages en présence d'un prédateur dangereux, quand l'attente de son départ ne dure pas trop longtemps.

En revanche, tout devient plus compliqué dans le monde social. Chez l'homme, en effet, le système inhibiteur de l'action peut être activé de façon chronique et durable pour éviter une

confrontation perdue d'avance. L'impossibilité d'agir conduit l'individu à se soumettre à une situation qu'il n'aura pas forcément désiré mais que les barrières sociales – interdits socioculturels – l'obligeront à supporter et à endurer, ce qui ira progressivement à l'encontre de son équilibre et de son bien-être – au sens biologique du terme. Dans ce cas l'inhibition de l'action ne se limite plus à une simple parenthèse adaptative entre des actions d'approche ou de retrait : elle devient une véritable source d'*angoisse*, qui peu à peu va miner la santé de l'individu.

« *Tout est lié. Tout est vivant. Tout est interdépendant* »¹⁵

On pourrait s'interroger sur l'analogie – l'extrapolation ? – qui est faite entre le biologique et le social (*de l'animal à l'homme...*). N'oublions pas que l'homme est aussi un animal (politique...), que tous deux sont dotés d'un cerveau, d'un système nerveux central, même si cet « outil », chez l'homme, a acquis au fil de l'évolution un certain degré de complexité qui permet à celui-ci de réagir, de répondre, bref, de s'adapter avec plus de souplesse, avec plus de créativité aux situations qui proviennent de la relation constante qu'il entretient avec son environnement. La conscience réfléchie et le langage – la plasticité - sont des particularités propres à l'homme (cortex), mais nos instincts/pulsions sont toujours celles très primitives du cerveau reptilien (fuite, lutte, inhibition, consommation, etc.). Bien que nos pulsions soient régulées par les étages supérieurs du cerveau, *tout animal est dans l'homme*. Comme l'a écrit Leakey, « *nous ne sommes pas entièrement émancipés de nos racines biologiques, mais nous n'en sommes pas les esclaves* »¹⁶...

Penser l'animal d'un côté, l'homme de l'autre, semble même contraire à la démarche anthropologique, qui a pour dessein d'embrasser les phénomènes du vivant dans leur globalité (en effet, l'analyse du phénomène humain nécessite de prendre en considération les divers paliers qui du biologique au sociologique sont en interactions continues...). Parler d'analogie, d'ailleurs, n'est pas tout à fait approprié, car celle-ci sous-entend une dichotomie entre des phénomènes qui en réalité sont du même ordre et que l'on pourrait rattacher à l'étude du vivant. *Et de plus en plus, celle-ci peut être menée de manière rigoureuse, se construire sur*

¹⁵ Amadou Hampâté Bâ

¹⁶ R. E. Leakey, R. Lewin, *op. cit.*, p. 248.

*de solides assises, car l'observation des faits biologiques, comme le rappelle Laborit, a fait découvrir des lois structurales qui paraissent valables pour tout le monde du vivant.*¹⁷

Ainsi l'homme, comme l'animal, peut lui aussi se retrouver en inhibition de l'action, dans l'impossibilité plus ou moins longue de dominer une situation.

Prenons l'ouvrier, par exemple, qui tous les jours doit se plier à la volonté d'un chef de chantier qui abuse de son pouvoir et qui dégage un certain mépris à son égard. Certes, il continuera à travailler, mais dans des conditions telles qu'il ne se réalisera pas, qu'il n'éprouvera aucun plaisir à évoluer dans un tel contexte de travail. Ne pouvant fuir, car il se retrouverait au chômage, et ne pouvant le combattre par la lutte, car les lois sociales interdisent l'agressivité défensive, il subit une situation qui à la longue entraîne des dérèglements dans son milieu intérieur et qui devient peu à peu nuisible pour son organisme et sa santé. Ainsi, semaines après semaines, mois après mois, et parfois années après années, ce travailleur se retrouve en inhibition de l'action car il ne peut pas agir comme il le voudrait. Démuni de moyens, de stratégies, pour « débloquer » cette situation qui ne lui convient pas, il est contraint, à la longue, de s'y soumettre. C'est sans doute cette forme de résignation et d'abdication face à l'adversité que décrit Nietzsche dans ces quelques lignes consacrées à ce que le philosophe appelait le « fatalisme russe » : *« Ce fatalisme sans révolte dont est animé le soldat russe qui trouve la campagne trop rude et finit par se coucher dans la neige. Ne plus rien prendre, renoncer à absorber n'importe quoi, ne plus réagir d'aucune façon. La raison profonde de ce fatalisme, qui n'est pas toujours le courage de la mort, mais bien plus souvent la conservation de la vie, dans des circonstances qui mettent le plus la vie en danger, c'est l'abaissement des fonctions vitales, le ralentissement de la désassimilation, une sorte de volonté d'hibernation »*¹⁸.

On pourrait presque dire que biologiquement, l'homme reste un animal adapté à l'action. Or quand un individu sent qu'il ne contrôle plus son environnement, qu'il ne peut plus agir au mieux de son bien-être et de son équilibre, il développe un mode d'adaptation qui s'apparente à une forme de repli sur soi, d'abdication face aux contraintes provenant du milieu extérieur. Cette forme d'« *attente en tension* » débouche sur l'*angoisse*, c'est-à-dire sur l'impossibilité d'agir efficacement en réalisant un comportement gratifiant.

¹⁷ H. Laborit, *La nouvelle grille*, op. cit., p. 17.

¹⁸ F. Nietzsche, *Ecce homo*, p. 253, in *œuvres philosophiques complètes*, Gallimard, 1974.

Différentes situations qui conduisent à l'inhibition de l'action ont pu être étudiées. Faisons-en une revue sommaire ¹⁹ :

Une des formes les plus courantes d'inhibition de l'action résulte du conflit qui s'établit dans les voies nerveuses entre les pulsions et l'apprentissage de la punition qui peut résulter de leur satisfaction. Punition qui le plus souvent, pour l'homme, provient de l'environnement humain, du contexte social et culturel dans lequel il évolue. C'est le cas, par exemple, lorsqu'une situation ne nous satisfait pas mais que nous sommes dans l'impossibilité plus ou moins longue de nous en dégager : contraint de nous y soumettre, nous sommes alors en IA (ex. de l'ouvrier, du clochard prostré pris entre sa pulsion de vie et l'impossibilité de satisfaire celle-ci, etc.).

L'impossibilité d'agir efficacement – débouchant sur l'angoisse – peut également résulter du manque d'information concernant un événement qui survient dans l'environnement. Ne sachant pas comment l'affronter ou le gérer, ne disposant pas des apprentissages nécessaires pour s'adapter à la situation qui se présente, l'individu se retrouve inhiber dans son action. Dans ce cas de figure, l'angoisse résulte d'un *déficit informationnel*, de l'ignorance où nous sommes des conséquences pour nous d'une action, ou de ce que réserve l'avenir. Ainsi, dès lors qu'un individu manque d'éléments, de ressources, pour affronter de manière efficace un événement ou une épreuve qui peut menacer son équilibre (bien être), il développe un comportement d'inhibition.

L'inhibition est donc la conséquence d'une pulsion à agir qui ne parvient pas s'exprimer...

Pulsion fondamentale lorsqu'elle tente de satisfaire aux besoins primaires indispensables à la survie (manger, boire, copuler) ; cependant, chez l'homme, il y a des pulsions qui répondent à des besoins acquis devenus aussi impératifs que les besoins fondamentaux : ceux qu'une société définit comme indispensables au bien être et à la réalisation de soi. En effet, l'homme a besoin de plus que de nourriture pour s'accomplir dans le milieu dans lequel il évolue. Sa recherche du bien être, de l'agréable, va le pousser à satisfaire ces besoins secondaires afin d'augmenter ses sources et ses espaces de gratification : des conditions de logement agréables, un certain confort, une certaine tranquillité de vie assurée par une activité professionnelle « intéressante », offrant autonomie et reconnaissance (temps libre, etc.), bref, toutes ces « choses » qui garantissent à l'individu qui peut y avoir accès un certain niveau de

¹⁹ H. Laborit, *La légende des comportements*, op. cit., p. 227.

bien-être ou de plaisir. Mais lorsque l'envie de satisfaire ces désirs, auxquels certaines catégories de population ont plus facilement accès que d'autres, se heurte à l'impossibilité de les satisfaire (*ressources insuffisantes*), il naît chez l'individu un sentiment pénible d'attente et d'impuissance qui est le résultat de l'activation du SIA. Or chez l'homme, bien des désirs inassouvis – comme celui d'une existence plus confortable, moins lourde à supporter et à gérer, où l'avenir est moins incertain –, débouchent sur l'angoisse...

Conséquences somatiques, effets sur la santé de l'IA²⁰

Cette situation dans laquelle un individu peut se trouver, d'inhibition dans son action, si elle se prolonge, peut être à l'origine de nombreuses pathologies et d'un affaiblissement général – d'une vulnérabilité plus grande – de l'organisme. Les perturbations biologiques qui l'accompagnent vont déclencher aussi bien l'apparition de maladies infectieuses que tous les comportements des maladies mentales....

Par son action prolongée, l'inhibition de l'action entraîne la libération de cortisol (libération de cortisone par les glandes surrénales), ce qui a pour conséquence de fragiliser le système immunitaire ; sous l'effet de mécanismes complexes, l'activité du système immunitaire, en état d'inhibition, peut se trouver bloquée. L'organisme opposera donc moins de résistance aux infections. Dans ces conditions, tout microbe, tout virus, toute cellule cancéreuse pourra se développer sans trouver de résistance. De façon très simplifiée, on peut dire que l'inhibition de l'action, en favorisant l'émission de glucocorticoïdes, réunit tous les facteurs fragilisant l'organisme...

Ces mêmes glucocorticoïdes provoquent aussi une rétention par le rein d'eau et de sel, ce qui entraîne une augmentation de la masse sanguine. Or, dans le même temps, la noradrénaline, dont l'inhibition de l'action favorise également l'émission, diminue la capacité du système circulatoire par la vasoconstriction qu'elle déclenche (diminution du calibre des vaisseaux). Il

²⁰ En annexes : encadré Laborit in La légende des comportements, p. 238 + *précisions sur le système immunitaire, description de son organisation ; interleukines, glucocorticoïdes, etc*

résulte de cette situation – trop de contenu pour un contenant trop étroit – une hypertension artérielle avec toutes les conséquences que cela suppose : hémorragies cérébrales, infarctus, etc. Le métabolisme des lipides se trouve aussi perturbé et l'athérosclérose, avec ses incidences au niveau cardiovasculaire, ne tarde pas à se manifester.

Enfin la destruction des protéines – d'où une diminution du sommeil – favorise les ulcères à l'estomac.

Les radicaux libres

Si aujourd'hui les *radicaux libres* et leur rôle en pathologie semble largement reconnu par la communauté médicale internationale, il n'en pas toujours été ainsi. Dans les années 60, le professeur Laborit et son équipe orientèrent leurs recherches vers l'étude des *antioxydants*²¹. Ils furent amenés à généraliser le rôle dommageable pour l'organisme des radicaux libres, susceptibles de commander à la pathologie inflammatoire, aux infarctus, aux comas et au vieillissement. A cette époque, ces notions ne suscitèrent guère d'intérêt dans le monde médical et les molécules d'antioxydants que l'équipe de chercheurs avaient étudiées expérimentalement n'intéressèrent aucune firme pharmaceutique.

Or, les années passèrent, et les chercheurs se rendirent compte que l'inhibition de l'action – l'attente en tension -, élevait considérablement le métabolisme oxydatif et que celui-ci était un pourvoyeur important de radicaux libres. Conclusion : *l'angoisse serait un puissant facteur de production de radicaux libres*. Si l'état d'inhibition se prolonge, on peut donc concevoir qu'elle puisse favoriser les différents processus physiopathologiques dont ces derniers sont responsables, parmi lesquels les processus de *vieillissement*. De plus en plus, d'ailleurs, l'intérêt des antioxydants classiques (vitamines A, C, E) et mis en avant par la médecine pratique.

²¹ H. Laborit, *La légende des comportements*, op. cit., p. 246.

Bien que nous n'ayons fait que dégrossir ce vaste champ d'investigation qu'est la biologie comportementale, il semble néanmoins que nous disposons à présent d'un nombre suffisant d'éléments, relatifs aux mécanismes complexes qui commandent et stimulent l'*action*, pour être en mesure de formuler certaines interrogations, qui nous amèneront à considérer de façon plus pertinente les imbrications existant entre le *biologique* et le *social*. C'est donc vers l'anthropologie, qui voit dans l'homme *l'ultime expression d'un animal culturel*, que nous nous tournons de plus en plus, afin de comprendre au mieux comment certaines assises (soubassements...) biologiques, sous l'effet de la culture, s'actualisent et prennent une coloration différente dès lors qu'elles se retrouvent placées, pensées dans une perspective sociologique.

Voici donc les points sur lesquels on pourrait s'interroger :

Peut-on identifier, assez clairement, des catégories de population – des groupes sociaux - qui seraient plus susceptibles que d'autres, au cours de leur existence, de se retrouver face à des impasses, devant des épreuves face auxquelles ils abdiqueraient, ou se résigneraient, parce que dépourvus de moyens d'actions pour agir efficacement, pour trouver une solution, une façon de s'adapter aux problèmes posés par l'environnement ? Certaines fractions du corps social sont-elles plus déterminées que d'autres à subir les effets nocifs – sur long terme – de « l'attente en tension » ? Enfin, et c'est sans doute là l'essentiel, s'il existe une inégalité sociale face aux risques de l'inhibition de l'action, comment se construit-elle ? (autrement dit : pourquoi certaines classes sociales peuvent-elles difficilement s'y soustraire?)

Plutôt que des réponses, nous allons prendre le parti de formuler ici des propositions, qui, sans doute, laisseront plus d'« ouverture », plus de possibilité à la discussion et qui, pourquoi pas - puisque nous arrivons aussi au terme de notre travail – pourront servir de point d'appui (pour nous ou pour d'autres...) à l'élaboration d'un travail plus approfondi, plus abouti, sur les points que nous allons soulever, qui tendent vers une approche « totale » de l'inégalité des hommes face à la mort, vers une approche anthropologique des questions relatives à la mortalité différentielle...

En fonction des enseignements que l'on peut tirer de nos travaux, il semble tout à fait probable que l'inhibition de l'action - et l'angoisse qui en résulte - soit moins aiguë pour le dominant que pour celui qui se trouve au bas de l'échelle sociale et dont les espaces gratifiants, les espaces de liberté, les marges de manœuvres pour orienter sa vie à son avantage, sont réduits au minimum. Nous ne pensons pas être dans le faux, non plus, en écrivant que l'impossibilité d'agir efficacement, au mieux de son équilibre et de son bien-être – donc de sa santé -, soit plus le fait des dominés, justement parce que le propre du dominé et de *subir*, c'est-à-dire de ne pas être *maître de son destin*, d'être dépossédé du pouvoir de dire la signification et la direction de son existence, et d'être ainsi condamné à vivre dans un temps orienté par les autres, *aliéné*²². La question, en fait, est de savoir comment un individu peut-il agir au mieux de son bien-être (homéostasie) - donc en se faisant plaisir, en se réalisant - lorsque sa vie est orientée, encadrée et dirigée par d'autres qui ont davantage de pouvoir sur lui (par les dominants, qui sont un peu les « maîtres du jeu »...) ?

Si l'on peut parler d'une inégalité sociale face aux probabilités de se retrouver en inhibition de l'action – ce qui fournirait une explication de plus à l'inégalité sociale devant la maladie et à la surmortalité des classes dominées -, il est possible que la cause première de cette inégalité soit due au fait que les dominés, partout où ils évoluent dans le monde social, se retrouvent davantage confrontés à des situations qui menacent leur équilibre biologique, à des épreuves, à des agressions – imposition d'un rapport de force, domination, pouvoir -, à des situations frustrantes, voire conflictuelles, qui les conduisent bien souvent vers des impasses. Ils se retrouvent donc plus souvent dans l'incapacité d'agir, « coincés », « enfermés » dans des situations sans issues, dont ils peuvent difficilement s'extirper (un peu comme le rat en cage...).

Ces situations s'observent particulièrement dans le monde du travail.

Le manque d'autonomie, de pouvoir décisionnel, de liberté dans l'organisation des tâches qui caractérisent les métiers subalternes – particulièrement les ouvriers – condamnent ces travailleurs à supporter des conditions de travail qui ne les satisfont pas toujours. Cela vient en écho à ce que nous exposions précédemment, puisque l'on pourrait dire que leur pulsion à agir au mieux de leur bien être et de leur confort, en ayant un minimum de contrôle sur l'aménagement de leur travail, ne parvient pas à s'exprimer. Le dominé au travail exécute ce qu'on lui demande, sans que ses attentes, ses désirs, ses frustrations, soient toujours

²² « *Ce qui est*, l'explique très bien Bourdieu, *le destin de tous les dominés, obligés de tout attendre des autres, détenteurs du pouvoir sur le jeu et sur l'espérance objective et subjective des gains qu'il peut offrir, donc maîtres de jouer de l'angoisse qui naît inévitablement de la tension entre l'intensité de l'attente et l'improbabilité de la satisfaction* » (P. Bourdieu, *Méditations Pascaliennes*, op. cit., p. 340.)

entendues. Ils subissent donc, parfois des années durant, le poids de contraintes auxquelles ils ne peuvent que trop rarement se soustraire. Aussi, les dominés n'étant pas maître de leur œuvre, ceux-ci ont le sentiment que leur travail leur échappe, que la maîtrise du processus de travail – ainsi que sa finalité – leur est étrangère, puisqu'elle appartient à d'autres, qui ordonnent, agencent, dictent, pensent pour eux. Et lorsque l'on « *est pensé* », c'est-à-dire que d'autres se chargent de réfléchir à notre place, on « *marche au pas* » (comme dirait Bourdieu). Or *marcher au pas*, c'est être soumis, obéir davantage à d'autres qu'à soi-même, c'est ne pas être en mesure d'agir et de se gratifier, afin de conserver son équilibre. Les rapports de domination qui s'installent dans le monde du travail condamnent, majoritairement, les dominés – métiers subalternes, sous qualifiés – à endurer et à incorporer la soumission, donc à supporter un degré élevé d'aliénation. Souvent dans l'impossibilité de dominer leur propre situation, comme celle de leur vie future, de leurs perspectives d'avenir et de leurs carrières qu'ils envisagent avec angoisse²³, les dominés se retrouvent, semble-t-il, dans un état de soumission et parfois d'abdication face au poids d'une existence trop lourde à porter (et à supporter) et dont ils préfèrent, parfois, se défaire²⁴...

Incapables d'agir efficacement sur leur condition, présente et futur, on peut penser que cette impuissance est le résultat de l'activation du système inhibiteur de l'action. On devine donc une relation assez étroite entre *aliénation* et *inhibition de l'action*, relation qui nous permet maintenant de voir de façon sans doute plus objective les conséquences que peut avoir sur la santé l'aliénation subie au quotidien. Le dominé souffre au travail car pour lui, le degré d'exigence – charges, délais, cadences, intensification – est aussi élevé que sa liberté pour y répondre est faible...

Nous avons vu l'état de stress chronique qui peut résulter de ces situations où l'intensification du travail n'est pas compensée, soulagée par un certain pouvoir décisionnel, par des marges de manœuvres importantes. C'est pourquoi, selon nous, trop d'exigences et trop peu de moyens – autonomie – pour mener à bien ses tâches –objectifs – conduit inéluctablement à l'inhibition de l'action (à un état de stress, d'angoisse). Certaines analyses, par ailleurs, tentent d'apporter des réponses (un peu idéalistes) à ce que pourrait être une organisation du travail qui serait porteuse de bonnes conditions psychologiques – donc aussi physiologiques, puisque l'individu un tout physiologique et psychique – de travail²⁵. Il s'agirait d'une organisation qui n'écrase pas les individus, qui leur donne la possibilité de développer une

²³ Cf. S. Beaud & M. Pialoux, *op. cit.* .

²⁴ On sait que les exécutants, les dominés – ouvriers, employés – se suicident davantage que les cadres, les catégories « supérieures »...

²⁵ Cf. M. Gollac, S. Volkoff, *op. cit.*, p. 82, 83.

activité autonome, de lutter contre la souffrance et la domination. Elle mettrait en avant l'initiative des salariés, limiterait les périodes d'urgence et rendrait le travail prévisible, procurerait des carrières sûres à ceux qui le souhaitent et une bonne visibilité des perspectives professionnelles, offrirait des phases de changement (pour remédier à la routine et à l'ennui) mais aussi et surtout des phases de stabilité, qui limiteraient les risques du chômage, s'occuperaient activement du soutien technique et affectif de chaque travailleur, en étant plus attentifs à leur besoins, leurs désirs et leurs suggestions.

Cette organisation idéale du travail met en avant, finalement, l'opposé de ce que vivent les salariés du bas de l'échelle sociale, et particulièrement les ouvriers. Elle est aussi présentée comme une organisation qui permettrait aux individus de se réaliser davantage dans leur travail, d'échapper à l'aliénation et à la subordination passive, à l'incertitude de leur destin professionnel, donc d'être davantage *acteurs* de leur existence, au travail comme en dehors. En définitive, cette vision idéale du travail, qui relève presque du mythe pour les salariés d'exécution (et pour l'ensemble des classes populaires), semble aussi réunir toutes les conditions pour que les salariés renouent avec le bien être au travail en garantissant, en favorisant la créativité, l'autonomie et la liberté nécessaires pour échapper à l'inhibition de l'action.

Le monde du travail n'offre certes pas toujours la possibilité à certaines catégories de salariés de se gratifier et de se réaliser, cependant, en être exclu, se retrouver au chômage, est tout autant – sinon plus - générateur d'angoisse car l'absence d'activité, d'échanges, d'obligations, d'organisation rythmée par des horaires, des rendez vous, par certains impératifs, etc., a rapidement tendance à plonger les individus dans un état pénible d'*attente*. Le chômage, en effet, c'est l'inaction, l'*attente en tension* par excellence. Et l'inhibition de l'action qui peut se manifester suite à l'exclusion du marché du travail concerne davantage les ouvriers et les employés, catégories les plus lourdement frappées par le chômage. De surcroît, lorsque celui s'inscrit dans la durée (chômage longue durée), l'attente et l'impuissance n'en sont que plus longues et les effets sur la santé et la mortalité que plus préjudiciables. Comme l'a si bien dit P. Bourdieu, « *l'attente implique la soumission* »²⁶. La situation de chômage étant généralement plus *subie* que *choisie* - surtout quand l'inactivité se prolonge dans le temps -, les catégories sociales qui se retrouvent confrontées à cette épreuve s'enlisent et se structurent dans un quotidien marqué et ordonné par une rythmicité en complet décalage avec le monde

²⁶ P. Bourdieu, *op. cit.*, p. 329.

social, monde social qui s'apparente à un jeu dont ils ont de plus en plus tenus à l'écart (*et sur lequel ils ne peuvent quasiment plus agir, où toute action devient dérisoire...*).

De la même façon, l'annonce d'un licenciement²⁷, l'incertitude liée à la précarité, etc., génère chez les plus démunis une angoisse qui naît de l'inhibition de l'action, du fait qu'ils sont dans l'impossibilité d'agir face aux menaces qui pèsent sur eux, sur leur vie professionnelle, familiale, donc sur leur avenir, et contre lesquelles ils ne peuvent lutter efficacement. Impuissants, leurs revendications n'étant que trop rarement entendues et leurs moyens d'action étant souvent limités (faible capital social, symbolique), ils se retrouvent contraints d'attendre et font payer à leur corps, par la maladie, ce qu'ils ne peuvent faire payer à d'autres, à la domination, aux employeurs, aux politiques, au poids des structures (v. pathologies liées aux plans sociaux, dès l'annonce, suicides...). Autant que le chômage, l'annonce d'un plan social a donc des conséquences graves pour les salariés car ceux-ci perdent peu à peu la maîtrise de leur environnement. Leur futur devient incertain, leurs projets sont remis en question et l'avenir est un donné qu'ils ne contrôlent plus. Leur souffrance, physique et morale, est à la hauteur de leur impuissance, voire même de leur résignation...

Il est aussi probable, c'est en tout cas notre point de vue, que les conditions d'existence des dominés, caractérisées par une pauvreté multidimensionnelle, ne leur permettent pas, dans leur vie de tous les jours, de se gratifier comme ils le désireraient, de se faire plaisir, d'être « bien » dans leur existence en ayant aussi accès à ce que d'autres hommes, d'autres milieux, ont, c'est-à-dire un certain confort, une certaine aisance, de la quiétude et du bien être (sans forcément parler uniquement d'argent : tranquillité, sérénité, équilibre affectif et soutien émotionnel...²⁸). De la difficulté, voire de l'impossibilité qu'ont les membres des classes dominées à se gratifier comme d'autres le font, naît une angoisse de frustration qui résulte du conflit entre le désir de jouir d'une existence plus confortable, « meilleure », et l'impossibilité de le satisfaire. C'est pourquoi bien des désirs inassouvis, chez l'homme, comme celui d'exercer une profession moins avilissante et plus reconnue, de disposer d'un

²⁷ L'actualité, d'ailleurs, est souvent marquée par ces fameux « plans sociaux », véritables *meurtre social* selon certains délégués syndicaux (cf. automne 2012, M. Arcelor...).

²⁸ Avoir une vie sociale (famille par exemple) peut être un bon remède contre l'angoisse. Une relation implique de l'action, des échanges, parfois des conflits...donc de la vie. *L'homme social* agit davantage, vit davantage. La relation peut lui permettre d'éviter d'« attendre en tension » : parler de ses problèmes, de ses doutes/angoisses, réguler ses incertitudes (cf. famille). La vie de famille, on l'a vu, offre aussi une meilleure résistance (plus de réponses, davantage de soutien) face aux événements de vie stressant (ex. travail, pression, impondérables...). Tandis que l'homme seul somatise, cogite, angoisse... (et se retrouve plus sujet aux addictions : moyens de fuir pour résoudre l'angoisse...).

logement plus confortable, de relations sociales et affectives plus stables, plus *consistantes* et plus *durables*, de pouvoir accéder à des soins de qualité, bref, de bénéficier de conditions de vie plus agréables, moins incertaines, où les projets et les rêves ne se matérialisent pas que la nuit...conduisent à l'inhibition de l'action.

Mais si les dominés sont probablement davantage soumis à des situations qui les conduisent vers des impasses, où toute action devient dérisoire, cette abdication face aux contraintes proposées par l'environnement est sans doute aussi le produit d'une distribution inégale des ressources sociales nécessaires – indispensables - au rétablissement de l'action. Car lorsqu'on ne peut plus agir (que l'on est « coincé »), il faut bien imaginer un moyen de s'en sortir...

« L'angoisse était née de l'impossibilité d'agir. Tant que mes jambes me permettent de fuir, tant que mes bras me permettent de combattre, tant que l'expérience que j'ai du monde me permet de savoir ce que je peux craindre ou désirer, nulle crainte : je puis agir. Mais lorsque le monde des hommes me contraint à observer ses lois, lorsque mon désir brise son front contre le monde des interdits (...), alors je frissonne, je gémis et je pleure. »²⁹

Confronté à une épreuve, à une situation qui menace son équilibre et son intégrité biologique, l'homme ne dispose que de trois choix :

1) *fuir* ; 2) *combattre* ; 3) *ne rien faire* (inhibition de l'action).

Si les comportements de fuite et de lutte, chez l'animal, sont supportés par une activité motrice, dépendante du « premier étage » du cerveau (reptilien), en revanche, chez l'homme, ces modes d'adaptation nécessaire à la survie, au rétablissement de l'équilibre biologique et d'un certain niveau de bien être, peuvent aussi se manifester, s'exprimer sous la forme d'une activité symbolique, mettant en jeu l'étage « supérieur » du cerveau (le cortex associatif) et

²⁹ H. Laborit, *Eloge de la fuite*, *op. cit.*, p. 184.

faisant appel à des mécanismes complexes et variés, comme l'imaginaire, dont ne dispose pas l'animal. Malgré tout, L'homme, comme l'animal, peut aussi avoir recours à la fuite ou à l'agressivité physique pour trouver une issue à une situation qui lui est préjudiciable et qui devient angoissante : toutefois, ces types d'actions, permettant d'agir à nouveau efficacement dans et sur l'environnement, en échappant à la soumission, n'ont pas leur place dans le monde social. L'envie de fuir ou de se battre, en société, se heurte à l'impossibilité de la satisfaire. Les lois, en effet, interdisent l'agressivité défensive ; quant à la fuite, elle condamne irrémédiablement l'homme à être exclu du « jeu social » (désintégration, exclusion...). L'exemple de l'ouvrier en conflit avec son chef entre parfaitement dans ce cadre : il ne peut fuir car il remplirait les statistiques du chômage ; il ne peut s'en prendre à son supérieur physiquement car il finirait au poste de police (il se retrouve « coincé », « bloqué »...). Dans les deux cas, compte tenu des lois sociales, des interdits socioculturels, il n'est pas possible pour l'homme « moderne » de réagir physiquement, par le langage du corps – on pourrait dire de manière « instinctive », « animale » -, face à une situation conflictuelle, frustrante, angoissante, oppressante, etc., puisque ces types de réponses – notamment l'agressivité défensive - n'ont pas leur place dans le monde « civilisé » (ne parle-t-on pas d'*acte animal* à propos d'un comportement violent... ?)

Pour renouer avec l'action, donc avec la vie, pour trouver une solution aux problèmes posés par l'environnement, l'homme – en tant qu'animal culturel - doit donc mettre en place des stratégies, des modes d'adaptation, qui font appel aux caractéristiques les plus essentielles de l'humanité³⁰ et qui dépassent le seul domaine de l'activité motrice, du corps. Ainsi, grâce à l'activité imaginaire, à la créativité, à la pensée relayée par le langage, l'homme peut agir efficacement sur le milieu en développant des réponses et des modes d'adaptation qui sont le fruit de son activité symbolique. La fuite et la lutte, en tant que dispositions – mécanismes - inscrits au plus profond du système nerveux, se trouvent donc – au fil de l'évolution – investis de culture, puisqu'ils ne se manifestent plus, chez l'homme, uniquement par l'action de ses bras et de ses jambes³¹. On parlera donc davantage de *fuite créatrice* ou de *lutte symbolique*. Dans cette perspective, on peut prétendre que c'est en *pensant* et en *imaginant* que l'on devient de plus en plus *Homme*, celui-ci trouvant dans son savoir, ses connaissances et son imaginaire des ressources pour contrôler son environnement au mieux de son bien-être, pour agir efficacement sur ce dernier en surmontant les épreuves qui peuvent se présenter à lui.

³⁰ V. ce que nous disions à propos de l'évolution du cerveau, des capacités d'adaptation...

³¹ On pourrait donc enrichir la citation de H. Laborit (p. précédente).

Cependant si l'homme a cette particularité de pouvoir fuir ou combattre – donc agir – symboliquement (en se servant de sa tête...), il ne faut pas perdre de vue que ces facultés d'adaptation sont susceptibles de varier en fonction de certaines caractéristiques sociologiques. En un mot, *ne fuit pas et ne lutte pas qui veut...*

Pour agir – donc fuir ou lutter –, l'homme a besoin d'outils (ressources). En effet, sa capacité d'action, d'un point de vue symbolique, est largement dépendante des éléments de mémoire qu'il aura emmagasinés, des apprentissages et de l'information qu'il aura reçu tout au long de son existence, dans son rapport constant avec le milieu, dans sa relation étroite avec son environnement. Car si le cerveau humain possède ce trait particulier de créer de l'imaginaire, de l'information, il est probable que cette élaboration de nouvelles structures et d'idées soit d'autant plus riche et féconde que les éléments mémorisés ont été nombreux et variés. A partir de l'expérience mémorisée (système limbique), les systèmes associatifs du cerveau mélangent ces expériences de telle façon qu'il en naît quelque chose de neuf, des nouvelles idées, de la créativité, une possibilité d'adaptation et d'action, bref, *la solution nouvelle à un problème ancien*. Il est donc à peu près certain que l'imagination, nécessaire au rétablissement de l'action (puisque'elle permet de trouver des réponses, des solutions pour s'adapter aux contraintes posées par l'environnement), est d'autant plus riche que le matériel mémorisé est abondant. Les possibilités plus ou moins grandes d'abstraction dépendent donc, pour bonne part, de l'environnement social et culturel, familial, dans lequel l'individu évolue.

Ainsi, plus on a été nourri, plus on est armé symboliquement, et plus on peut penser, inventer, créer, imaginer...donc agir sur son environnement ; a contrario, la pauvreté (misère culturelle), par l'état de déficit informationnel qu'elle engendre, laisse les individus impuissants et désarmés face à des situations qu'ils ne peuvent plus maîtriser, qu'ils ne peuvent plus orienter à leur avantage. Incapables d'agir symboliquement, les « exclus du savoir », appartenant aux catégories défavorisées, subissent donc les dégâts de l'inhibition de l'action.

On remarquera également que l'incapacité d'agir des dominés, les difficultés qu'éprouvent ces hommes et ses femmes « sans voix » (souffrant en silence...) à s'adapter à certaines lois et à certaines situations compromettantes ou conflictuelles, traduisent aussi leur difficulté à parler, à mettre en mots et à argumenter, à se défendre symboliquement dans les rapports de force et face à la domination qu'ils subissent au quotidien³². Le langage, dépendant du cortex

³² Défaut de savoir, de pouvoir...

associatif, constitue donc un puissant moyen d'action, qui prend le relais, en termes de réponse et d'adaptation au milieu, de l'action motrice (physiologique, corps...).

On peut donc dire que *parler*, c'est *agir*. Or lorsqu'un individu est dépourvu de ressources symboliques – notamment langagières – pour agir efficacement sur le monde et pour trouver, imaginer, des issues aux situations qui se présentent à lui (et qu'il doit affronter), il se retrouve « coincé », enfermé tel un animal en cage. Manquant d'éléments de mémoire, d'apprentissages et d'expériences, il dispose de moins de réponses – adaptation moins souple et variée – aux contraintes posées par le milieu. Comme Laborit l'a montré, pour échapper à l'inhibition de l'action (donc à la pathologie et au vieillissement prématuré...), il aura recours à des moyens de lutte qui, bien que parfaitement explicables du point de vue biologique, demeurent inadaptés en société. Ainsi quand un individu, comme s'est souvent le cas des dominés, ne peut plus agir symboliquement sur le monde, qu'il ne peut plus imaginer des solutions pour s'adapter de façon souple et créative à son environnement, il est probable qu'il s'y adapte d'une façon plus « instinctive », plus « gestuelle », en étant agressif contre les autres, ou contre soi-même (en se suicidant, par exemple). Mais cette agressivité ne sera qu'un moyen d'échapper à l'inhibition de l'action, donc de résoudre l'angoisse. Les analyses pertinentes de Jean-Michel Bessette³³ ont bien montré, d'ailleurs, comment les individus en *peine de parole*, en manque de ressources symboliques, auront plus tendance, face à une situation de malaise, de conflit, de frustration, etc., à avoir recours à un comportement « agi ». La conscience et le langage, dans cette perspective, jouent bien un rôle de régulateur des comportements humains (moyens efficaces de fuite et de lutte...). Et si l'échec de la parole conduit souvent à la violence, lorsque ce n'est pas le cas, cette impuissance sociale/culturelle (puisqu'elle probablement plus le fait des dominés) à mettre en mots, à argumenter ou à revendiquer, bref, à se défendre symboliquement, se solde aussi, au final, par une abdication totale face aux épreuves, face aux aléas de l'existence, face aux structures et face aux barrières sociales, qui paraissent infranchissables.

C'est sans doute pour toutes ces raisons (et certainement pour bien d'autres encore...) que les catégories défavorisées du monde social sont susceptibles de se retrouver plus souvent inhibées dans leur action, incapables de s'extirper de situations qui perturbent profondément leur homéostasie³⁴. Dépourvus de ressources pour orienter leur vie à leur avantage, pour agir

³³ V. notamment *Sociologie du crime*, op. cit.

³⁴ Les séparations (rupture d'union) sont par exemple plus mal vécues par les catégories du bas de l'échelle sociale : fragilité affective qui se rajoute aux autres. Les dominés disposent de moins de ressources pour « rebondir », s'adapter, réinventer des nouvelles formes de vie, se réinscrire dans des projets, remobiliser des compétences (activités, loisirs, sorties culturelles, etc.) après une rupture. Quand l'autre part, tout s'écroule. Les

efficacement, avec cohérence, sur leur environnement, ces catégories de population sont bien souvent dans un état de soumission totale face à l'existence.

Ces remarques nous permettent, semble-t-il, de voir à quel point les possibilités d'action, chez l'homme, sont susceptibles de varier en fonction de la position que celui-ci occupe au niveau sociologique. En effet cette inclinaison « naturelle » - détermination biologique - qu'ont les hommes à agir de façon efficace sur leur environnement pour se maintenir en vie se retrouve donc constamment redéfinie et actualisée par le social, modulée en fonction de certaines caractéristiques culturelles propres aux groupes sociaux. Car si d'un point de vue biologique, une pulsion pousse les êtres vivants à agir pour maintenir leur équilibre, chez l'homme, on constate que les possibilités d'action sont plus ou moins grandes et variées selon l'appartenance sociale. La dimension sociologique/culturelle vient donc réorganiser le donné biologique puisque les modes d'adaptation nécessaires au rétablissement de l'action, la variété et la complexité des réponses apportées aux informations en provenance du milieu dépendent d'éléments relatifs à la culture.

C'est pourquoi face à certaines situations (conflit, épreuve, menace, etc.), les individus, en fonction de leurs ressources – culturelles, sociales, symboliques –, ne réagiront probablement pas de la même façon. Par exemple, en cas de conflit au travail, de sentiment de malaise ou de frustration, il est probable que les travailleurs les moins qualifiés, les plus subordonnés et les plus *mécanisés, incomplets* – ouvriers, employés – soient moins « armés » pour trouver une issue favorable aux difficultés qu'ils rencontrent. Face à l'arbitraire d'un chef, face au poids des contraintes organisationnelles du travail, la négociation, la revendication, passant par la mise en mots de ses difficultés et de ses souffrances est plus difficile pour les salariés d'exécution, moins « outillés » symboliquement, moins habitués – culturellement – à combattre par le verbe (lutte symbolique) ; de même, la capacité de lutte des dominés (on pense notamment au monde ouvrier), entendue comme capacité à se battre pour transformer sa situation par l'action et la lutte collective, est tout autant limitée. La lutte ouvrière, dans le passé, répondait aussi certainement de ce besoin - quasi biologique - d'échapper à la soumission, à l'aliénation, en quittant cet état d'angoisse lié à l'inhibition de l'action (*il y a une tristesse et une souffrance ouvrière dont on ne guérit que par l'action, la lutte politique...*) ; reconquérir ses droits et retrouver une certaine dignité sociale, humaine, de la reconnaissance dans le travail et dans la vie de tous les jours ne peut se faire efficacement et durablement sans certaines ressources (lutte politique, syndicale, intellectuelle...). Il en va de

dominés ne sont pas de hommes « multiples » (espaces de gratification peu variés...). On peut penser que la division du travail a fait d'eux des hommes mécanisés, incomplets, fragmentés...

même concernant l'impuissance qu'ont les catégories de populations les plus démunies à réagir dans certaines circonstances, à se sortir des impasses que constituent la précarité, les procédures de licenciement annoncées (plans sociaux), le chômage de longue durée qui n'autorise plus aux droits³⁵, bref, à agir efficacement face au manque d'avenir généralisé, face à l'angoisse du futur (et de leur propre sort) qui ne leur laisse d'autres alternatives que celle de se replier dans le temps présent, de se recroqueviller dans un temps sans doute envahit par les interrogations liées à leur propre devenir, à leur propre condition.

Puisque le travail, au-delà de l'activité, implique aussi une condition, c'est aussi dans leur existence au quotidien que les dominés se retrouvent dans l'incapacité d'agir au mieux de leur bien être (limités dans leurs ressources). Leur défaut d'*avoir*, de *pouvoir* et de *savoir*, le faible volume de capital (économique, culturel, social, symbolique) dont ils disposent, les condamnent souvent à une impuissance, sous toute ses formes, qui va de l'impossibilité à se loger dans de bonnes conditions (en fuyant son environnement...), à la difficulté à surmonter les aléas de l'existence – épreuves –, à s'émanciper de conditions de vie qui génèrent du mal-être, jusqu'à la difficulté à imaginer, réinventer des nouvelles formes de vie (échapper aux lois de la reproduction sociale, lutter pour son ascension sociale...) ; sans compter la difficulté à rompre le cercle vicieux de la désintégration, de l'isolement relationnel, en maintenant son insertion dans des réseaux de socialisation.

³⁵ Certains chômeurs en fin de droits (en 2011), sont même allés jusqu'à s'immoler devant leur « « pôle emploi »... Découragés, impuissants (l'INSEE parle même de « Chômeurs découragés », lorsque les perspectives de retrouver un travail sont trop faibles !), ils détournent leur agressivité contre eux-mêmes. On pourrait presque dire que se donner la mort est un moyen – biologique – de s'en sortir, de trouver un issue...radicale, quand les moyens, les réponses, les modes d'adaptations plus efficaces (surmonter les épreuves, imaginer des solutions...) font défaut.

Nous avons présenté l'homme, dans le cadre de cette « ouverture anthropologique », comme étant un *animal voué à l'action*. Or après réflexion, nous sommes tentés d'écrire que bien des hommes sont exclus de cette réalité anthropologique fondamentale et qu'ils paient de leur santé, et peut-être même de leur vie, cette impuissance à agir, cette absence de pouvoir sur leur propre existence....

Ne plus être en mesure d'agir efficacement, ne plus pouvoir contrôler son environnement au mieux de son bien-être, être dans l'incapacité de faire face aux événements de la vie, etc., est le fait d'hommes et de femmes qui ont *tant de mal à vivre et si peu de moyens – ressources – pour se faire entendre*. En pleine prise avec « *la misère du monde* »³⁶, ces individus, écrasés par la domination, sont victimes d'une misère de condition qui les laisse impuissants face à leur propre destin, incapables d'être *acteurs* de leur propre vie.

Quand un homme ne peut plus agir, qu'il est dans l'incapacité de reprendre le contrôle d'une situation et qu'il se construit peu à peu, au fil des ans, dans un état de soumission totale face à l'existence, son métabolisme subit des perturbations profondes, son organisme se fragilise et son état de santé se dégrade progressivement. La maladie pourrait donc presque être perçue comme *une manifestation biologique de la soumission*. Concernant cette incapacité à faire face aux événements de la vie et aux conséquences que cela peut avoir sur la santé – et sur l'espérance de vie –, un psychosociologue, J. B. Rotter, a avancé la notion de « lieu de contrôle » (locus of control) : l'idée est que « *lorsqu'une personne a le sentiment d'avoir un certain contrôle sur son destin et d'être le plus souvent à l'origine de ce qui lui arrive, on considère que son « lieu de contrôle » est « interne ». Au contraire, si elle a l'impression que sa destinée est soumise au hasard ou à des forces incontrôlables, son lieu de contrôle est « externe ». Différentes recherches tendent à montrer que les personnes à lieu de contrôle interne éprouvent moins d'anxiété, souffrent moins d'hypertension et développent moins de maladies cardiaques.* »³⁷

Ainsi quand l'homme se retrouve acteur de sa propre vie, cela signifie qu'il dispose de suffisamment de ressources pour développer un sens élevé de la cohérence qui lui permettra de percevoir son environnement comme compréhensible et contrôlable. Puisqu'il est plus souvent à l'origine de ce qui lui arrive, que son degré d'autonomie, de liberté et de pouvoir sur les choses est plus développé, il est davantage dans une posture de maîtrise, de gestion. Il *subit* moins. Etant plus dans l'*action*, Il est aussi probable que son état de santé soit meilleur et qu'il vive plus longtemps. Cela ne veut pas dire qu'il ignore la souffrance : car celle-ci est

³⁶ Cf. P. Bourdieu, *La misère du monde*, Ed. du Seuil, 1998.

³⁷ P. Adam, C. Herzlich, *op. cit.*, p. 52-53.

universellement partagée, et les dominants ne jouissent évidemment pas d'une « immunité totale » face aux épreuves et face aux difficultés de l'existence (séparations, souffrance au travail, maladies graves, accidents, histoire personnelle « chargée », etc.). Néanmoins, à la différence des plus déshérités dans l'ordre de l'*avoir*, du *pouvoir* et du *savoir*, ils sont mieux armés pour y faire face. Quand ils tombent, ils se relèvent. Leur capacité d'adaptation – culturellement définie – leur permet de mieux répondre aux agressions du milieu, de garder un certain contrôle sur leur existence, de croire en leur avenir, bref, de continuer à agir³⁸. *Et du point de vue de la mortalité, il semble bien que la maîtrise de son destin vaut mieux que le fatalisme.*

D'un autre côté, il est tout à fait envisageable que la surmortalité des catégories défavorisées s'explique, en partie, par le peu de pouvoir qu'elles ont sur le monde, sur leur vie, sur le lendemain, par la domination qu'elles subissent quotidiennement et contre laquelle elles ne sont pas en mesure de lutter. Le fait de mourir prématurément – comme celui de développer plus de maladies - peut donc être lu comme la conséquence de la domination, comme le résultat du côté pesant et violent de l'ordre établi...

³⁸ Lors d'une interview (dans le cadre d'un journal télévisé d'une chaîne privée...), le premier ministre actuel, J. M. Ayrault, n'hésita pas à faire référence à un de ses prédécesseurs, L. Jospin, pour décrire les avantages et les inconvénients de son métier et de sa fonction. Ce dernier, d'après Mr Ayrault, qui n'hésitait pas à présenter sa tâche comme difficile (responsabilité, pression, etc.), rappelait néanmoins un de ses gros avantages : *c'est un métier qui permet d'agir...*

4 - La question de la justification de l'existence...

Puisque toute action peut paraître dérisoire, inutile, inefficace – voire même extrêmement coûteuse³⁹ - aux yeux des agents sociaux (dominés), il est aussi possible que ceux-ci développent un rapport fataliste à l'existence pour supporter des conditions de vie sur lesquelles ils ne peuvent plus agir, et face auxquelles ils abdiquent. Car les dominés sont toujours beaucoup plus résignés qu'on ne le pense et « *que pourrait même le laisser penser la simple observation de leurs conditions d'existence* »⁴⁰. Et c'est sans doute là que la violence symbolique prend sa forme la plus extrême puisqu'elle rend en quelque sorte « complices » les dominés de leur propre mort...

Les dominés acceptant comme allant de soi la plus grande part de leur existence, ils s'en remettent au *destin* pour penser la mort, leur propre mort – son échéance -, qu'ils perçoivent probablement comme un événement déterminé par le hasard et sur lequel toute action, toute anticipation, précaution, etc. ne méritent d'être entreprises, parce qu'inutiles. *Finalement, on peut se demander si un pouvoir limité sur la vie n'est pas aussi un pouvoir limité sur la mort.*

Le rapport fataliste à l'existence que développent les dominés – leur résignation - montre aussi à quel point ces catégories du monde social intériorisent leur condition, font *corps* avec leur statut de dominé, avec leur misère de condition qu'ils pensent comme légitime, comme étant le produit d'une loi « naturelle ». Dès lors, la pathologie (conduisant à la mort) peut être pensée comme une véritable *incorporation de la domination*, domination qui s'inscrit au plus profond d'eux même, dans leur corps, dans leurs structures mentales. Insuffisamment « armés » pour penser leur état, leur condition – qui conduit à la mort précoce -, ignorant les lois et les mécanismes qui contribuent à leur propre malheur, les dominés voient sans doute dans leur impuissance à agir, dans leur liberté restreinte et dans leur aliénation le résultat de l'action de forces extérieures au monde social : en réalité, le *destin*, qu'il s'agisse de leur vie, de leur devenir, ou de leur propre mort, reste en toutes circonstances le maître d'œuvre (ce qui ne parvient pas à la conscience, ce qu'on ne sait analyser et comprendre ressort sous forme de destin...).

³⁹ Bourdieu rappelle avec lucidité que « *l'indignation, la révolte et les transgressions (dans le déclenchement d'un grève par exemple) sont toujours difficiles et douloureuses et presque toujours extrêmement coûteuses, matériellement et psychologiquement* ». cf. P. Bourdieu, *Méditations Pascaliennes*, op. cit., p. 333.

⁴⁰ *Ibid.*

La question de *l'inégalité sociale devant la mort* ne révèle donc pas seulement les différences qui existent, en matière de mortalité, entre les catégories sociales les plus favorisées, les plus pourvues en ressources – notamment culturelles, symboliques - et celles qui le sont beaucoup moins ; son étude approfondie nous livre aussi d'autres enseignements que celui – par ailleurs très intéressant - de la persistance d'une société de classes.

En réalité, l'étude de la mortalité différentielle fait apparaître (d'un point de vue général et anthropologique) l'opposition fondamentale, bien que forcément un peu binaire, entre des hommes libres, autonomes, *acteurs de leur propre vie*, et des hommes aliénés, appauvris dans leur condition d'homme, complètement démunis symboliquement, donc voués à l'incertitude sur leur être social, présent et à venir, qui est à la mesure de leur impuissance et de leur absence de pouvoir sur la vie.

La question du rapport incertain à l'avenir (source d'angoisse), chez les classes dominées, revient avec insistance dans notre travail. Ce n'est pas un *hasard*. C'est sans doute parce que *l'homme qui vit longtemps est l'homme qui peut attendre du lendemain...*

Se pose donc, *in fine*, la question du *sens de l'existence*, qui rejoint celle, plus générale encore, des *raisons de vivre*. Car il faut trouver un intérêt à la vie pour que celle-ci mérite d'être conservée. Or le manque d'avenir, si caractéristique de la condition des catégories les plus défavorisées, les plus invisibles du monde social, génère une angoisse qui ne saurait être apaisée (du moins suffisamment) par la simple idée que leur destinée est arbitrée et déterminée par des forces incontrôlables. Une existence sans lendemain, où le futur, réduit à un jeu de hasard, est un donné sur lequel l'homme a perdu tout contrôle, tout espoir, est une existence sans justification, où il ne se passe rien et où il n'y a rien à attendre⁴¹.

Il faut sans doute ressentir une quelconque utilité à sa vie, se sentir « important », reconnu (*compter* pour les autres, pour le monde social...), pour que celle-ci ne soit pas trop vite rattrapée par la mort. Pour comprendre les raisons (historiques) de l'accroissement de la longévité, nous avons laissé supposer que l'importance croissante accordée à l'existence, au fil des siècles, avait peut être contribué au recul de la mort, bref, que *là où la vie gagnait en valeur, la mort perdait en vigueur*. A bien y regarder, l'étude de la mortalité différentielle nous a en fait appris, entre autre, combien certaines catégories de population - *ceux qui s'y*

⁴¹ *Ibid.*, p. 320.

prennent vingt ans d'avance pour mourir...-, sont privées de ce que le monde social a pourtant de plus précieux à offrir (et qui touche à la *valeur* de la vie...) : de la reconnaissance, de la considération, un sentiment d'utilité et d'importance, de l'espoir, bref...*des raisons de vivre* ; elle nous a aussi révélé combien l'accès à l'humanité, à la dignité, que seule une vie porteuse de sens et source de liberté peut garantir, est inégalement réparti⁴².

Une existence sans justification, sans avenir, est déjà une mort en soi. Et beaucoup d'hommes et de femmes – les *exclus du jeu* -, dans notre société comme dans beaucoup d'autres, meurent beaucoup plus tôt qu'on ne le croît. La statistique, on le sait, ne livre que l'âge d'une certaine mort : la mort « réelle », visible, quantifiable, biologique, celle que la médecine peut évaluer ; Mais elle est incapable de nous indiquer avec précision à quel moment un homme, sous la somme des violences occultées, invisibles, sous le cumul des expériences douloureuses, aliénantes, avilissantes, frustrantes, meurt à son humanité, tout en restant biologiquement vivant. Or, selon nous, cette forme imperceptible de mort, qui s'apparente à une *mort sociale, affective, symbolique*, a partie liée avec la « vraie » mort, la seule que le monde social reconnaisse ; en effet, plus cette mort *symbolique, invisible*, intervient tôt, plus il est probable que la véritable mort frappe à la porte. Car « *une vie inutile est une mort anticipée...* »⁴³

⁴² Cette question de l'accès à l'humanité est encore plus vraie – plus visible - à l'échelle planétaire...

⁴³ J. F. Goethe, *Iphigénie en Tauride*, 1779-1789, trad. du Colombier, Gallimard, 1943.